





**Isabelle**  
**ou l'obsession funeste**

**MYL BERSAL**

*Edition* **S** *cripta*

***Du même auteur :***

- Hécatombe pour un serment, Éditions Scripta, 2013
- Le carillon, Éditions Scripta, 2014

*« C'est un funeste délire que de soupirer  
après ce qu'on ne peut atteindre »*

**Pindare - Les Néméennes**



## I

Les mains enfouies dans les poches de son duffle-coat de drap noir qui la protège très mal de l'humidité ambiante, la jeune fille marche d'un bon pas. Pas encore dix-huit heures, et, déjà, l'obscurité a envahi les rues désertes de ce quartier de banlieue ; sans aucune peine, elle a pris la relève du gris cotonneux qui a régné toute la journée. Un frisson secoue les frêles épaules de l'inconnue, ce qui a pour conséquence d'accentuer le balancement du grand sac d'école de toile noire, porté en bandoulière. Avec regret, les mains aux doigts gourds s'extirpent des poches — petit passage obligé devant les lèvres pour que le souffle tiède issu de la bouche les ravive quelque peu — et resserrent, en la remontant, la longue écharpe blanche ; les deux pans, rejetés en arrière, battent presque les mollets, en suivant la cadence des baskets, qui mordent l'asphalte déjà prêt à s'argenter du givre des premières

gelées de cet automne, précoce pour la région.

- Qu'est-ce que je vais prendre !... Surtout si Ben est là... Cette pensée amène un nouveau frisson...

- C'est qu'il n'est pas marrant le frère aîné !... Avec la mère, j'aurais eu une chance !... Quelle idée de m'attarder au point de rater le car... Tout ça, pour récupérer ce foutu devoir de maths!...et Josiane qui a séché, aujourd'hui, et qui devait me le refiler !... Je la retiens, celle-là... En rentrant, je lui téléphone... et merde !...

Un tourbillon de vent plus agressif a soudain rabattu les deux pans de l'écharpe, entraînant un brutal aveuglement. Dans un mouvement instinctif pour remettre le tout en ordre, sans de nouveau subir la morsure de l'air froid sur les mains, l'adolescente se retourne, dos au vent. Les yeux dédagés découvrent alors une voiture qui roule, tous feux éteints, se contentant de la faible lueur que les réverbères déjà allumés distribuent avec parcimonie.

Une griffure d'angoisse devant l'insolite a-



t-elle à peine effleuré la jeune fille que la voiture est là, près d'elle. Un homme, au visage souriant, se penche légèrement par la vitre ouverte et, d'une voix chaude et sereine, demande :

- Bonsoir ! Je me suis égarée. Pourriez-vous m'indiquer la rue des Acacias, s'il vous plaît ?

La forme interpellée se tait, figée sur le trottoir ; seuls les deux pans de l'écharpe, déchaînés par le vent, s'agitent comme deux ailes d'un oiseau en perdition. La voix répète avec une intonation qui se veut rassurante :

- La rue des Acacias, s'il vous plaît, mademoiselle ?

Reprenant ses esprits, mais non sans assurance, la jeune fille s'entend bredouiller :

- Ce n'est pas très loin, à pied... mais... en voiture, vous êtes dans le mauvais sens, c'est plus compliqué...

- Ennuyeux !... Ennuyeux !... J'ai un rendez-vous important et je suis déjà en retard !

Une certaine amertume transparaît dans la voix.

- Je peux essayer de vous expliquer...

Le désarroi de l'automobiliste a rassuré la jeune fille...

- C'est près de chez moi ; je ne vous garantis pas les sens interdits ; ils en ont foutu plein de nouveaux.

- J'ai une idée...

La voix laisse percer une pointe d'espoir.

- Montez ! Vous me servirez de guide et quand j'aurai repéré ma rue, je vous déposerai chez vous puisque c'est proche !

Une étrange sensation envahit l'adolescente toujours immobile sur le trottoir. Elle ne peut évidemment pas l'analyser, mais s'y mêlent la peur atavique de l'inconnu, la possibilité de rattraper son retard et d'éviter la correction à coups de ceinturon du père, l'attrait de la voiture somptueuse, bijou inaccessible pour elle, et enfin l'intérêt de l'odyssée qu'elle narrera avec force détails à Josiane et à Myriam qui, bien qu'étant ses deux meilleures copines, n'en crèveront pas moins de jalousie.

L'étranger attend, toujours souriant, respectant la cascade de réflexions qui, en quelques secondes, s'est déversée derrière le front bombé sur lequel la frange pianote au gré du vent.

- D'accord !... Mais allumez vos phares... c'est pas réglo, ça !...

Un instant plus tard, la jeune fille, serrant contre elle son grand sac, ose à peine s'enfoncer dans le moelleux du siège, et frôler de ses cheveux bruns le repose-tête, trop haut, mais sa main en caresse avec un évident plaisir le velours gris...

- Tu t'appelles ?

- Aïcha !

Le prénom claque comme un défi et le regard sombre scrute le profil de l'homme, assis à côté d'elle, qui démarre avec souplesse.

- Je continue tout droit ? Tu me dis, hein ?

- Oui, oui, tout droit. Je vous... je t'indiquerai quand tourner...

Aïcha est soudain tranquillisée par le tutoiement ; son voisin est un jeune, comme elle. Pas de problèmes. Elle se carre un peu

mieux dans le fauteuil, en appréciant le confort....

- Marocaine ?

- Non ! Française ! Mes parents sont d'origine algérienne.

Le ton est toujours âpre. Expliquer à chaque fois son identité en guettant les signes de mépris ou de compassion, c'est, pour elle, autant d'aiguillons lacérant une plaie qui n'en finit plus de suppurer....

- Attention, à la troisième rue, tu prends à gauche !... y a un feu !... Et toi, c'est quoi, ton prénom ?...

Mais le vent a emporté la réponse. La voiture fonce dans la nuit ...

\*\*\*\*\*

- Par ici, commissaire... attention aux branches !

Trop tard, un des rameaux dénudés du vieil arbre, symbole de sa splendeur passée, a

cinglé l'épaule du commissaire, ratant de peu la joue. Il grommelle, Mademoiselle, furieux, moins par la douleur que pour se préparer à ce qui l'attend et à ce à quoi il ne parvient pas à s'habituer, malgré ses quinze ans de service... une tache blanche, qui se détache, insolite, sur le marron foncé du tapis de feuilles mortes ; celles-ci se sont amassées au pied de l'arbre, résistant aux balayages féroces des vents d'automne, s'accrochant à leur géniteur comme pour participer, par leur lente décomposition, à la genèse de leurs remplaçantes futures... une tâche qu'anime un bref mouvement de l'inspecteur qui retire le drap...

Une envolée affolée et bruisante de feuilles moribondes accompagne aussitôt la découverte d'une forme allongée. Le corps est entièrement dénudé, à l'exception d'une écharpe blanche anormalement serrée autour du cou. La bouche est tordue dans un affreux rictus. Les yeux sont clos ; quelle vision d'horreur, quel faciès monstrueux ont-ils captés comme ultimes images qui se cachent peut-être encore derrière les paupières ? Deux seins, petits, pointent anachroniquement

arrogants, raidis par le froid et la mort, témoins dérisoires d'une jeune vie piétinée. Le regard du commissaire effleure le sexe, alors que l'atroce idée du viol s'impose à lui... pourtant aucune violence, aucun coup ne marbrent de violet la peau plutôt mate.

Les poings crispés, les mâchoires en étau, le commissaire Sanchez indique par un signe de tête qu'il en a assez vu. Le linceul improvisé recouvre aussitôt la victime.

- C'est une jeune, Commissaire ! Il y a un sac d'école, à côté de ses vêtements roulés en boule, là tout près.

L'inspecteur désigne un autre monticule partiellement dissimulé par des feuilles.

- Rien n'a été touché, juste le drap, sur le corps. On attend l'Identité judiciaire.

- Qui nous a prévenus ?

- Cet homme-là bas, le plus grand. C'est le fossoyeur. Bien qu'il ait le commerce facile avec les morts, croyez-moi, il en est encore tout groggy.

Le commissaire vient seulement de se rendre compte que la victime a été déposée

près de l'entrée du cimetière de la ville, sous l'un des arbres du parking. Sentant que l'on parle de lui, un des deux hommes qui se tiennent en retrait, à quelques mètres de là, s'avance, les épaules voûtées, le pas incertain, évitant de regarder le monticule ; les gros doigts râpeux sillonnés d'incrustations de terre triturent la casquette dont il n'ose pas se couvrir.

– Je suis arrivé tôt ce matin, car j'ai un client... je veux dire un défunt à enterrer, à dix heures. Le trou est creusé depuis hier, mais il faut affiner... enlever les éboulis de la nuit... la terre travaille, surtout s'il pleut... ou s'il gèle.

L'homme s'arrête, conscient que tout cela n'intéresse que lui... puis il reprend.

– J'habite pas loin ; je viens à pied, par là... j'ai vu du blanc surtout que ça brillait à cause du givre... J'ai cru à une poche plastique perdue ou jetée par un visiteur... je me suis approché et...

Un hoquet... L'homme se détourne comme si l'incoercible envie de vomir qui lui avait tordu l'estomac revenait. Mais il continue ...

– J'ai couru chez Jules, le cafetier. On a

téléphoné aux flics... pardon, au commissariat. On nous a conseillé de retourner sur le lieu sans toucher à rien. Mais Marthe, la femme de Jules, a voulu qu'on emporte la nappe – c'est plus décent pour la pauvre drôlesse –, qu'elle nous a dit.

Le cafetier, petit homme râblé, à la face aussi rouge que les canons qu'il doit servir sans se priver lui-même, approuve de la tête, tout en sautillant d'un pied sur l'autre pour se réchauffer. C'est vrai que la seule chemise de flanelle à carreaux noirs et blancs n'oppose qu'un faible rempart à l'air glacé de ce matin automnal. Mais comment devant le visage livide et l'air hagard du fossoyeur, poussant la porte du café en hurlant – il y a une morte, là-bas ! Aurait-il pensé à saisir sa veste pourtant accrochée à la patère ? Sidéré, il n'avait même pas songé à sortir une bonne plaisanterie, comme il en avait le secret et la facilité. Il avait tout de même compris que c'était sérieux et il en avait eu très peur. Il se demande encore comment Marthe avait fourré cette nappe dans sa main.

– Bien, vous viendrez tous les deux confirmer et signer votre déposition au



commissariat.

- Dites, Monsieur... - le fossoyeur, tout confus, interpelle le commissaire. Je peux finir mon boulot avant... vous savez, y a que moi !

- Bien sûr ! Ce n'est pas urgent à la minute !, acquiesce le commissaire en se dirigeant vers les occupants de la voiture qui vient de stopper.

- Bonjour, Commissaire ! Frisquet, ce matin... Quoi de neuf ?

- Salut, les gars ! Sale boulot ! Une fille... très jeune... sûrement étranglée, peut-être violée. Comme d'habitude, tout au peigne fin. Ne négligez aucun détail ! J'attends le rapport au bureau. Je vais voir si aucune disparition n'a été signalée dans la ville. Je vous laisse.

- Tchao, Commissaire ! Buvez un café bouillant pour nous !

Assis à son bureau, le commissaire Sanchez tourne et retourne le petit bout de papier chiffonné, protégé par un film plastique, que l'inspecteur Coligny lui a tendu, dès son retour du lieu de la découverte du cadavre, avec ce bref commentaire : - Elle avait ça dans la main ; le médecin qui a tout de suite compris - je ne sais pas comment

d'ailleurs – qu'elle tenait quelque chose – a eu toutes les peines du monde à lui desserrer les doigts. On aurait dit du bois. J'ai cru qu'il allait devoir les casser un par un... Dur pour les recoller !

Sanchez aime bien son inspecteur, un bourreau de travail, toujours volontaire, peu soucieux de l'heure, pointilleux à l'extrême sur le moindre détail, et d'une patience si rare qu'elle confine à la vertu, quand il s'agit de contrôler un point, un alibi, une phrase, si anodine soit-elle ; mais il supporte difficilement sa froideur, presque immorale devant la mort, et, en l'occurrence, celle de cette jeune fille ne l'a pas plus affecté que celle du clochard trouvé, il y a deux jours, dans la cour d'un immeuble et, qu'une overdose d'alcool avait envoyé dans un autre monde peut-être meilleur, sans tambour ni trompette.

– ISABELLE – ! Ce simple prénom écrit au feutre rouge, en lettres d'imprimerie, sur le papier chiffonné, rend si perplexe le commissaire qu'il ne songe même pas à rudoyer Coligny.... – Isabelle – ! Le commissaire revoit la forme nue allongée,

toute droite, dans son linceul de feuilles...

– Ce prénom ne colle pas avec elle, même si le visage torturé déformait les traits... simple supputation due plutôt à l'incongruité de la question qui se poserait alors : pourquoi la morte aurait-elle eu son prénom ainsi inscrit ?... Pourquoi pas une étiquette avec nom, prénom adresse?... Mais, au fait... Et ses affaires ? Qu'est-ce que cela donne ?... – pense soudain le commissaire à haute voix...

– J'y viens. J'attendais que vous ayez fini de cogiter sur le mystère de ce message post-mortem... – plaisante Coligny. Voilà, Isabelle n'a rien à voir avec la morte, à moins que ce ne soit le prénom choisi pour sa nouvelle identité dans l'au-delà.

– Ça va, Coligny ! Au fait, il s'agit d'un meurtre !

– Je sais bien, Commissaire, mais il faut la faire passer cette image d'une gosse de dix-sept ans, abandonnée, nue et étranglée, à la porte du cimetière. Il y en a qui vomissent, d'autres qui se tapent un double cognac ; moi, je dilue le noir avec des plaisanteries qui ne font malheureusement plus mal à la pauvre môme.

\*\*\*\*\*

- Alors, Coligny ! Ces premières constatations ! Ici, rien sur une éventuelle disparition.

- Et pour cause, elle n'est pas de chez nous. Elle habite, enfin habitait Bordeaux, la Cité des fleurs ; c'est dans un quartier de l'est. Son adresse était sur son cahier de textes d'où a d'ailleurs été déchiré le morceau de feuille que vous avez. Elle s'appelle Aïcha Slimane, élève en première année de secrétariat, au lycée professionnel sis dans le même quartier. Si j'en juge par un texte tapé à la machine, visiblement par une débutante et daté du 18 novembre, elle était en classe hier, et le cours d'informatique, d'après l'emploi du temps était de seize à dix-sept heures, c'est-à-dire le dernier cours de la journée. Tout cela, bien sûr, demande confirmation.

- Rien d'autre ? Aucun indice ?

- D'après le légiste, à première vue, elle a été étranglée à l'aide de l'écharpe ; celle-ci est tellement incrustée dans la chair qu'il n'a pu l'enlever ; ... sûrement pour ça que le meurtrier l'a laissée en place!... Toujours

d'après le légiste, elle n'aurait pas été tuée sur place, mais déposée, là. Les gars s'activent sur les traces de pneus du parking... ah, autre chose ! Il ne lui semble pas qu'il y ait eu viol !

- Ah bon ! - s'étonne le commissaire - une mise en scène ? Un sadique impuissant ?

- Vous aussi, vous doutez ! Moi, ça m'épaterait. En général, les salauds qui tuent des jeunettes se servent... avant ou après... mais ils se servent sauf si au départ... la fille a été consentante. Le doc a sûrement commis une erreur d'appréciation... Vu le froid de ce matin, il a eu un excès de vitesse dans son jugement... Il devait lui tarder de rentrer... disséquer pour disséquer... autant que ce soit au chaud !

Coligny éclate de rire, mais au regard noir lancé par son supérieur, il pige vite que son humour macabre n'est pas apprécié et il bat en retraite en lançant :

- Je contrôle. Je tape un rapport complet pour la P.J., car je doute que cet assassinat reste longtemps de notre ressort.

Le commissaire Sanchez acquiesce. L'affaire va dépendre de la Police judiciaire de

Bordeaux, mais il ne la perdra pas complètement. Il y aura les reconstitutions, des recherches, des interrogatoires d'un ou plusieurs habitants de sa ville. Pourquoi ce choix?... délibéré ou obligé par les circonstances? Arcachon n'est pas loin de Bordeaux... Même en cette froide soirée d'automne, l'océan, en perpétuel mouvement... – d'où monte, dans le noir, le languissant clapotis de sa caresse aux plages de sable blanc ou le rugissement intermittent de l'animal en rut qui les force – ... peut attirer des amoureux qui, blottis dans la voiture, s'y perdront, leur plaisir alors décuplé par cette immensité, par cet insondable, auxquels leurs propres sens chavirés vont s'assimiler.

\*\*\*

Alors que le commissaire Sanchez philosophe sur le destin tragique de cette jeune Aïcha, à quelques kilomètres de distance, dans un commissariat de quartier, l'officier de police Durand met le point final à la déclaration qu'il a tapée sur son ordinateur.

D'un geste vif, il ôte les feuillets de l'imprimante et les présente à ses deux vis à vis :

- Voilà ! Relisez et signez ! Le plus jeune s'en empare.

- C'est votre père qui doit signer - intervient Durand.

- Je sais, Monsieur, mais je serai plus rapide que lui pour lire.

Durand opine du chef tout en camouflant un bâillement - quelle fichue nuit ils ont passée !... À croire que les dents des mômes font exprès de les taquiner quand les parents ont besoin de dormir... Ils n'ont encore rien inventé pour ça, parce que le baume antidouleur..., de la merde oui !... Heureusement que le dopage au café, pour se tenir éveillé, ça marche !...

- Tout est exact. Tu peux signer, papa.

Le vieil homme ajuste ses lunettes, et, d'une main tremblante, s'exécute.

- Vous allez la retrouver, Monsieur ? (Une angoisse certaine perce dans sa voix...)

Durand soupire :

- Bien sûr, Monsieur Slimane. C'est sûrement une fugue... Peut-être est-elle déjà chez vous ?... L'expérience d'une nuit hors du toit familial suffit parfois.

- Je crois pas, moi... elle a un sacré caractère, mais elle n'aurait pas pu, à cause de sa mère.

- Ma sœur n'avait aucun motif de fuir la maison. On nous a déjà lancé cet argument, quand nous avons téléphoné pour signaler qu'elle n'était pas rentrée du collège. Piètre consolation pour des parents affolés. (Le ton est arrogant).

Durand fixe le jeune homme qui soutient son regard, et tente d'expliquer.

- Je comprends votre ressentiment, Monsieur Slimane, mais c'est plus banal que vous ne croyez : une mauvaise note, le refus d'un achat... ou d'une sortie souhaitée et hop, ces ados prennent le large sans songer aux conséquences.

- Banal, pour vous, pas pour la famille qui vit l'attente, les coups de fil aux camarades et, plus terribles encore, les appels aux services d'urgence des hôpitaux... puis ces heures précieuses perdues, car ce n'est que ce matin



que l'on pouvait prendre les coordonnées, signalement et autres renseignements pour commencer les recherches.

Cette fois Durand en a marre... Un blanc-bec ne va pas la ramener et lui donner mauvaise conscience. Lourdemment il se lève et, d'un geste large qui semble les congédier, il montre la sortie et sèchement annonce :

- Dès qu'il y a du nouveau, on vous prévient.

Il sent la répartie haineuse que s'apprête à proférer le garçon, mais, d'une voix lasse, le père le devance :

- Viens, Ben ; ils vont la chercher.

- Tu parles... un beur ; ils vont s'en tamponner le coquillard, oui ! - grommèle Ben Slimane assez fort pour prendre l'assistance à témoin.

Durand a oublié sa fatigue. Il va lui montrer à ce merdeux si la Police ne fait pas son boulot. Illico qu'il va partir l'avis de recherche. Raciste, lui, c'est la meilleure !

D'abord, un arrêt à la pompe café. Un

corsé, sans sucre, indispensable pour que la machine carbure...

- Salut Bernardin ! Je te paie un jus?.... Pour te rendre avenant, car j'allais te solliciter : une priorité pour un avis de recherche... Une jeune fille, qui n'est pas rentrée depuis hier. J'ai eu le père et le frangin... Tiens, voilà ton noir ! Si tu avais vu le gars... vachement remonté contre les flics ; mais pour un beur, qu'est-ce qu'il parlait bien. Je n'ai pas demandé ce qu'il trafiquait dans la vie.

- Il ne faut pas oublier qu'ils sont français et que certains font des études. Regarde... moi... mon médecin, c'en est un... et il est drôlement fortiche ! Sylvie, elle, a une confiance terrible en lui !...

- Bien, c'est quoi ta donzelle envolée ?

- Aïcha Slimane, dix-sept ans.

- Tu débloques ou tu me charries ?

- Pourquoi ?

- Le fax est arrivé, il y a un quart d'heure. Il doit être sur le bureau du commissaire. On l'a retrouvée, ton Aïcha, morte, à Arcachon.

Durand suffoque et parvient à bafouiller :

- C'est pas vrai ! On est sûr que c'est elle ?

- Son cartable, avec sa carte de car, était à côté du corps. Il faut vérifier, mais si elle est signalée comme disparue, il y a des chances... Dis donc, c'est du rapide le travail que tu m'as donné. Merci quand même pour le café.

Durand ne relève pas la plaisanterie. Il est abasourdi ; la voix suppliante de monsieur Slimane cogne dans sa tête...

- Dégueulasse ! C'est dégueulasse! Attention... ! Merde!... T'as pas les mirettes en face des trous.

- La jeune stagiaire qu'il vient de bousculer le toise, offusquée.

La voiture de police stoppe brutalement sur le parking qui borde une bâtisse de six étages, semblable à trois autres qui s'égrènent, de-ci de-là, comme quatre pâtés de sable qu'un enfant insouciant aurait construits au gré de sa fantaisie. Des inscriptions rouges ou noires salissent les murs dont la couleur blanche n'est plus qu'un vague souvenir ; ici, les tagueurs se défoulent sans crainte. Des fenêtres sans balcons, aux barreaux rouillés, s'ornent de fils porteurs de linges disparates, tels des drapeaux témoins de la misère

ambiante, que le vent humide agite, mais ne sèche pas.

– C'est au troisième, Commissaire.

L'OPJ Durand s'est porté volontaire pour accompagner le commissaire Bertrand de La Criminelle, chargé de l'enquête sur la mort d'Aïcha Slimane. Le meurtre d'une beure, en ces temps troublés de montée du racisme, n'est pas de bon aloi et les autorités ont préféré jouer d'emblée le grand jeu, afin que la célérité ait pour résultat le moins de vagues possibles.

Comme des guêpes attirées par une tartine de confiture, des jeunes surgis d'on ne sait où ont commencé à se rassembler : jeans délavés, blousons éculés, tennis avachis, têtes nues ou capuches et casquettes aux visières tordues, une faune bariolée, cosmopolite avec pourtant un dénominateur commun : un regard haineux pour les occupants de la voiture. Le silence hostile est palpable quand Durand et le commissaire descendent... Les deux inspecteurs qui occupent les sièges avant se sentent vraiment mal à l'aise...

– On aurait pu venir avec une estafette de

gendarmerie... –, murmure l'un d'entre eux, les dents serrées.

Une haie qui ne se veut surtout pas d'honneur encadre les deux hommes qui, du même pas assuré, se dirigent vers le numéro 9, encore accroché à son clou par miracle, et pénètrent dans un couloir sombre, encore plus sordide que l'extérieur. Une odeur indéfinissable d'urine, d'ordures et de friture prend à la gorge. À droite, un squelette de bois où pendent quelques ferrures avait, pour nom ancien, l'appellation – boîte aux lettres – ; à gauche, une porte en fer, gravée de mille et une inscriptions, dont une, en gros caractères – en panne –, l'ex-ascenseur... avec, bien sûr, pas de lumière...

– Bordel de merde !... Faut se farcir les trois étages à pinces. –

Le juron échappé à Durand atténue la pression.

Sur le palier du troisième, deux portes en vis à vis, mais de l'une, ouverte, sourd une plainte psalmodiée. Les policiers se sont

arrêtés, hésitants... Frapper ou entrer délibérément ?...

Le dilemme est bref. Émergeant de l'ombre, Ben Slimane les apostrophe, le visage fermé.

- Qu'est-ce que vous voulez ?

- Commissaire Bertrand, de la police Judiciaire ! Je suis chargé de l'enquête. L'officier de police Durand que vous avez vu au commissariat, a bien voulu me servir de guide.

- Sans blague ! Vous avez osé vous aventurer jusqu'ici. N'oubliez surtout pas de vous désinfecter.

- Je comprends ce que vous ressentez, Monsieur Slimane.

- Rien ! Vous ne comprenez rien du tout... Nous sommes dans la merde et nous devons crever comme des rats. C'est logique... Nous n'avons rien à attendre, n'est-ce pas ?

- Je ne suis pas d'accord avec vous et...

- Je m'en fous... Vous ne ferez rien... D'ailleurs, qu'y a-t-il à faire, maintenant ?... Dans notre mémoire, dans notre cœur, ce corps rigide, ce visage froid, tout est gravé à jamais. Un numéro... un tiroir tiré et, sur une

table, on nous a présenté Aïcha... Oui, on l'a reconnue... mais où étaient Aïcha, ses rires et ses chants... Comment l'expliquer à ma mère ? Mon père, depuis son retour de la morgue, répète :

– pourquoi... pourquoi ?...

Le silence retombe, puis la plainte, suspendue un instant, reprend plus lourde encore.

– Monsieur Slimane...

La voix du commissaire Bertrand est neutre, ni apitoyée, ni paternaliste. Son rôle n'est pas de s'immiscer dans cette douleur ; c'est peut-être ce que ressent Ben Slimane qui avait peur d'une fausse compassion, et c'est ce qui le pousse à relâcher le rictus de haine qui lui tordait la bouche et à écouter le commissaire.

– Monsieur Slimane, votre sœur a été tuée et mon travail est de retrouver son assassin. L'enquête a déjà débuté à son lycée. Pour ma part, j'ai estimé que c'était à moi de demander à ses proches de recenser tous les détails de ces jours derniers. Aussi pénibles que soient de tels faits à se remémorer, dites-vous qu'ils

seront peut-être à l'origine d'un indice. Je ne dérangerai pas vos parents ; je vous crois de taille à cerner la situation ; référez-m'en tout personnellement, et n'oubliez pas d'explorer sa chambre, ses affaires, tout...

– Venez, Durand !

Ben Slimane se tait. Bertrand a trouvé le ton juste... Un nouveau juron de Durand, qui a trébuché dans le noir, rompt le silence.

À la sortie de l'immeuble, les deux hommes respirent profondément. Cette fois, des murmures accompagnent leur marche.

– Vous lui avez cloué le bec, Commissaire. Je vous avais prévenu qu'il n'était pas facile, le frérot... Je me suis renseigné, vous savez... Il prépare une maîtrise d'Histoire, à la Faculté. Vous vous rendez compte... Incroyable... Quand on voit où il crèche !

Durand secoue la tête, semblant dire – où va le monde et notre pauvre France – !

Le commissaire Bertrand sourit intérieurement... – Le racisme, c'est aussi cette perception ; chacun à sa vraie place, en



fonction de sa famille et de son environnement. –

– Si on trouve qui a tué Aïcha, on le crève. –...

Des cris hostiles retentissent. La voiture démarre à la seconde même où les portières claquent – l'inspecteur n'ayant pas arrêté le moteur.

\*\*\*\*\*

– Alors, on reprend, tu veux bien ?

Le commissaire Bertrand s'assoit dans son fauteuil et, d'un ton qu'il veut enjoué et sans à priori s'adresse à un jeune homme plus ou moins affalé sur une chaise, en face de lui, et que viennent d'interroger, à tour de rôle, deux de ses inspecteurs. Petit stratagème destiné à déstabiliser l'interlocuteur, mais la réponse qui fuse, âpre et vive, témoigne que ce dernier n'est pas du tout émoussé.

– Deux heures que je répète la même chose !... Ça vous suffit pas ?

Les lèvres très minces étirées en une moue dédaigneuse, les yeux bleus sans éclat, les épaules larges engoncées dans un blouson de cuir noir, les cheveux blonds coupés très ras... rien n'inspire la sympathie chez celui qui soutient avec arrogance le regard du commissaire.

Sans se départir d'un sourire plus qu'ironique, les yeux dans les yeux de son vis à vis, mais en augmentant son timbre de voix d'un dièse, le policier répond calmement :

– Ici, c'est moi qui juge ce qui me suffit ou non. Donc, tu remets ça, c'est tout ! Tu t'appelles Didier Bréguet ; tu as 19 ans et tu es élève en terminale A, au Lycée Bernard Palissy. Exact ?...

Didier Bréguet soupire, met fin à la joute visuelle et prend le temps de triturer le minuscule diamant qui orne le lobe de son oreille.

– C'est cela même. Avez-vous prévenu mes parents ?... Vos sbires ont refusé de me dire pourquoi je suis arrêté.

– Arrêté ? Tu anticipes, petit. Tu es là pour informations, pour répondre à quelques

questions. Tes parents sont à côté.

- Je veux les voir. Votre attitude est abusive.

- Je ne te répéterai pas qu'ici c'est moi qui décide. Tu te calmes. Connaisais-tu Aïcha Slimane ?

Didier Bréguet hausse les épaules :

- Celle qui a été assassinée... C'est dans tous les journaux. Tout le monde en parle, même au lycée.

- Je voulais dire : la connaissais-tu personnellement ?

- Quoi ? Vous plaisantez... une Mauresque ?

La voix est horrifiée. Si le commissaire avait asséné la paire de gifles qui lui démangeait la main, Didier Bréguet n'aurait pas réagi aussi violemment.

- Ah ! C'est vrai... J'oubliais tes convictions et ton engagement qui t'ont déjà valu quelques démêlés pour coups et blessures lors de bagarres avec des jeunes de la cité des Fleurs et du lycée professionnel.

- De la racaille d'étrangers qui veulent commander chez nous. Mes copains et moi ne

faisons que nous défendre.

- En appliquant le vieil adage : l'attaque est la meilleure défense... Bon, revenons aux choses sérieuses : où étais-tu dans la soirée de lundi ?

Aucune réponse. Le commissaire répète :

- Où étais-tu, lundi soir. Toi et quelques autres, vous avez organisé un raffut avec vos motos devant le lycée professionnel, lundi après-midi. Le principal a même téléphoné au commissariat...

- C'était à 14 heures. Après, on a eu cours jusqu'à 17 heures, et puis merde !... j'ai pas à répondre ; je veux un avocat ; je l'ai pas tuée, votre moricaude... Dieu me préserve de me salir les mains avec ça !

Un coup à la porte empêche le commissaire de perdre son sang-froid.

Un de ses adjoints lui glisse deux mots à l'oreille.

- Très bien, je vais le voir. Je vous refile le bébé. Prenez-en soin, il est très susceptible.

Le commissaire Bertrand sort de son

bureau ; les parents de Didier Bréguet se précipitent vers lui :

– Monsieur le Commissaire, que reproche-t-on à Didier ? De quoi est-il suspecté ?

Notre avocat, Maître Gilles est chez le Juge. Pouvons-nous le voir ?

– Madame, Monsieur, nous avons besoin de quelques informations complémentaires, et certaines vérifications doivent avoir lieu. Ce ne sera plus très long. Monsieur le Juge est d'ailleurs au courant. Excusez-moi, on m'attend.... Salut, Sanchez! Comment va ? Tu viens pour l'affaire ?

Bertrand entraîne son collègue vers la sortie :

– Ouf !...Tu me sauves de palabres sans fin.

– Je te dérange. Tu étais en plein interrogatoire.

– Oui ! Mais je crois que c'est une fausse piste... Un ultra raciste qui joue au petit Hitler, et qui, avec quelques dingues comme lui, agresse sans cesse ceux qui n'ont pas la même couleur de peau. Ce sont les jeunes de la cité des Fleurs et du lycée qui nous les ont signalés. Nous nous devons de vérifier.

– Mais y a-t-il une possibilité ?

– Très faible ; l'hypothèse qu'Aïcha, ayant raté son, car et rentrant seule le soir, ait pu tomber sur cette bande. Un accident est vite arrivé quand les passions sont si exacerbées, ensuite... un camouflage en crime de sadique... Sait-on jamais !...

– Dis, il est midi ; je t'invite à déjeuner. Le bistrot d'à côté mijote un cassoulet maison dont tu me diras des nouvelles.

Confortablement installés au fond de la salle, chouchoutés par la patronne, les deux hommes s'étaient régalés. En fin gourmet, Le commissaire Bertrand avait interdit de parler boulot pour ne pas gâcher le plaisir de la bouche et tous les deux, vieilles connaissances, égrainaient des souvenirs communs... Pudique, Sanchez n'avait qu'effleuré la vie de célibataire forcé du commissaire Bertrand depuis que sa femme, lasse d'un métier trop prenant, avait regagné sa Bretagne natale avec leur petite Émilie. Par contre, il s'était montré prodigue de détails sur ses deux rejetons de 13 et 14 ans dont il n'était pas peu fier, surtout de l'aîné, un espoir certain de la natation. Sans y connaître grand-

chose, Bertrand avait apprécié les temps et les comparaisons en secondes, avec ceux des rivaux régionaux, voire nationaux.

- Un bon repas, cela remet les idées en place. - commente le commissaire en s'étirant.

- Tu sais, cette affaire ne me dit rien qui vaille. Je la sens mal ou plutôt, je crois qu'elle n'est pas aussi simple qu'elle ne paraît. Un meurtre de sadique, sans viol... cela me dérange.

- As-tu eu le rapport sur la voiture retrouvée, abandonnée à Arcachon, sur le front de mer ?

- Oui ! D'après les premières constatations, ce serait bien la voiture dans laquelle Aïcha a été étranglée. En se débattant, elle a griffé le velours du siège ; on a retrouvé des fibres identiques sur ses ongles, avec d'autres éléments provenant d'un vêtement, le sien ou celui du meurtrier.

- Aucune empreinte ? Pas d'autres indices ?

- Les empreintes sont celles de la fille et du propriétaire de la voiture. C'est la CX du voyageur de commerce qui a été volée à Bordeaux, devant le restaurant où il déjeunait. Celui-ci en a tout de suite signalé la

disparition, et comme il avait un rendez-vous d'affaires, vital à Toulouse, il a loué une voiture en laissant toutes les coordonnées à la Police. On a tout vérifié. De son côté, c'est OK.

– Si la voiture est restée à Arcachon, est-ce que cela veut dire que le tueur habite Arcachon ou... a-t-il volé une autre auto ? Pour notre part nous n'avons eu aucune plainte.

– Je n'en sais pas plus, Sanchez. Je suis au stade des hypothèses. Les gars de l'Identité judiciaire essaient de faire parler l'engin, les traces aussi laissées tout autour. Avec la tempête de la semaine dernière, le sable a été soulevé et éparpillé sur le trottoir et le caniveau ; on a pris toutes les empreintes de pas et de pneus, sans trop d'illusions.

– Le jeune raciste interpellé, tu n'y crois pas ?

– Non. Là aussi, la décence envers les camarades d'Aïcha, persuadés que c'est un crime raciste (eux, c'est le non-viol qui les renforce dans cette idée) exigeait que l'on ne négligeât pas cette piste. Elle est pratiquement obsolète. Même s'il ne donne pas son emploi du temps de la soirée, on sait, par recoupements avec d'autres témoignages, qu'il présidait une réunion de quelques



fanatiques comme lui, dans un local désaffecté sur les docks. On attend qu'il se déboutonne, mais, lui, pense que, tant qu'il tiendra tête aux flics, son image de marque auprès des autres en sortira grandie.

- Il joue le rôle de sa vie ; - soupire Bertrand..

- Et la vie quotidienne d'Aïcha ? Ses sorties, ses amis ou amies ?

- Limpide comme de l'eau de roche. Très tenue à la maison, elle se défoulait quand elle le pouvait. - Des possibilités, mais mauvais caractère, avec tendance à l'insolence. - , c'est le verdict des profs. Les copines ont affirmé qu'elle n'avait pas de petit ami. ; d'ailleurs, le médecin est formel : elle n'avait jamais eu de rapport sexuel. - Les garçons d'ici sont tous des ratés ou des ploucs, elle valait mieux - , m'a dit sa meilleure amie, une brunette prénommée Josiane.

- Justement, c'est peut-être ce - mieux - qui, finalement, est le responsable de son assassinat. - suggère Sanchez.

- On cherche, mais on n'a rien. Josiane m'a juré entre deux sanglots qu'Aïcha n'avait aucun secret pour elle et qu'elle aurait su s'il y avait eu un amoureux. Elles faisaient des

projets toutes les deux, mais pour dans deux ans. Voilà, tu en sais autant que moi.

– C'est plutôt hermétique. Tu as peut-être raison ; l'absence d'empreintes et cette voiture abandonnée ainsi, tout cela fait penser à une préméditation plus qu'à la pulsion irraisonnée d'un sadique en goguette. Bon courage, mon vieux !

– Il est quinze heures. Cela m'a permis de tout récapituler. Tu repars ?... Tiens, Girard !... S'il vient, c'est qu'il y a du nouveau.

Petit, rondouillard, un regard malicieux derrière des verres ronds, l'OPJ Girard était toujours de bonne humeur. Fils de paysans, profondément attachés à la terre, il avait préféré faire carrière dans l'administration, et abandonner la ferme familiale aux mains de l'aîné, beaucoup plus doué que lui pour ces choses-là. Pourquoi avait-il choisi la Police ? Une vocation, née dans la lecture des romans policiers, dévorés, caché dans la paille, pendant toute sa jeunesse, et pour laquelle il avait reçu force roustes, ayant oublié telle ou telle tâche commandée. Un solide bon sens lui permettait toujours de trouver ce qu'il y avait de positif dans toute situation que les autres

jugeaient catastrophique. Il vouait une admiration sans bornes au commissaire, persuadé qu'il pouvait tout résoudre. Pour l'heure, le visage fermé et les sourcils froncés n'auguraient rien de bon.

- Ça va, Girard, du neuf ?

- Le gosse est parti, Commissaire. L'avocat est arrivé avec le papier signé par le Juge. Rien, aucun fait tangible ne permettait la garde à vue. J'ai tout tenté ; il l'a pris de haut, et on a été obligé de s'exécuter.

- Je le presentais. Je le disais au commissaire Sanchez, un ami touché de près par l'affaire puisqu'on a trouvé le cadavre dans sa ville. Détendez-vous, mon petit Girard !...

- Patron, un café!....

Girard s'assoit et souffle d'aise ; si le commissaire l'avait prévu... alors...

- Mais, bon dieu, il aurait pu attendre ! Il n'y avait pas le feu pour le libérer, ce foutu même !

Bertrand frappa du poing sur la table... Les tasses et les soucoupes s'entrechoquent... Girard rentre les épaules. Sanchez le fixe,

interrogateur...

- À seize heures, c'est l'enterrement d'Aïcha Slimane... Toute la cité des Fleurs, tous les jeunes de lycée professionnel, tous vont se rassembler. S'ils apprennent que celui qu'ils veulent croire être le meurtrier est dehors, ça va péter. Il a allumé la mèche d'un énorme pétard !... Quel con !...

\*\*\*\*\*

Les sombres prévisions du commissaire allaient malheureusement s'avérer exactes...

Aux abords de l'accès à la cité des Fleurs, un car de CRS se veut très discret. Il ne faut pas exacerber les passions, du doigté et du calme sont les ordres du préfet. Une foule impressionnante se presse autour du bâtiment. Aïcha a été rendue à ses parents. Un fourgon mortuaire stationne devant le numéro 9 ; à côté, deux estafettes croulent sous les gerbes de fleurs blanches.

Le corps sera transporté pour être inhumé

au cimetière musulman ; la famille a demandé que personne ne suive, voulant, dans l'intimité totale, avec le seul secours de la religion, dire adieu à la jeune fille. Un moment de tension a parcouru l'assistance quand les représentants du préfet et du maire se sont présentés pour les condoléances. Sobrement, mais fermement, Ben Slimane les a éconduits ; de même pour les photographes, aucun n'a été admis.

Le silence s'alourdit encore plus quand apparaît la longue cohorte de tous les élèves. Partis du lycée après avoir respecté une minute de silence, ils ont tenu à parcourir à pied le même chemin qu'Aïcha avait emprunté, le soir de sa mort. Graves, silencieux même dans leurs sanglots, ils avançaient par rangs serrés, se tenant par la main, rendant hommage à une jeune vie fauchée par le destin tragique. Les derniers arrivent au moment même où quatre hommes sortent du couloir, portant sur leurs épaules la frêle dépouille.

Aucun cri de haine. Aucune insulte. Le convoi s'ébranle. Tout est déjà fini... Mais,

brusquement un remous secoue la foule, venant d'on ne sait où.... La rumeur enfle d'abord à mi-voix puis de plus en plus fort. Une véritable houle déferle... Une décharge électrique tétanise les assistants... – Ils ont relâché le meurtrier ! – !

À partir de ce top, un vent de folie succède au calme recueillement.

– À mort, Bréguet ! À mort, les fachos ! À mort, la Police ! Au lycée ! –

Sans aucune concertation, deux courants agitent la foule : les plus âgés refluent vers l'entrée pour empêcher l'intrusion des CRS et gêner leur mouvement, les plus jeunes se précipitent vers les rues adjacentes, arrachant sur leur passage tout ce qui peut servir à briser... Un chantier voisin fournit les pierres et les barres de fer. Les CRS débordés appellent du renfort. Trop tard, la machine infernale s'est mise en route....

Après une nuit d'émeute, une accalmie précaire règne. Le préfet a reçu une délégation conduite par Ben Slimane qui a bien voulu servir d'intermédiaire après son retour du

cimetière. Il a expliqué le pourquoi de la libération de Didier Bréguet. Le juge, présent à ses côtés, très gêné, a énoncé les preuves qui le disculpaient. Il a pourtant retrouvé un ton emphatique pour assurer : – nous ferons tout pour trouver le meurtrier –, ce qui lui valut une répartie acerbe de Ben Slimane :

– N'en jetez pas trop. Nous ne sommes pas des débiles. L'affaire passera aux oubliettes jusqu'à la prochaine.

– Encore une fois, vous aviez raison, Commissaire – commente Girard.

Tous les deux contemplant la façade noircie du Lycée Bernard Palissy dont toutes les vitres sont brisées... Les jeunes beurs ont tenté d'y mettre le feu, n'y réussissant que partiellement. Cinq ou six magasins et des dizaines de voitures ont payé leur tribut à cette folie ; des blessés dans les deux camps et des jeunes arrêtés.

Un beau gâchis ! Oui !... C'est le meurtrier qui doit rire ? Il faut tout reprendre à zéro. Nous rentrons, Girard.

